DEUXIEME ANNEE. — Numéro 39. LE NUMERO : 35 CENTIMES SAMEDI 30 JANVIER 1926.

CIRA

L'INSURGÉ

25 NOV. 1984

ABONNEMENTS
France, mois : 8 fr. ; 1 an, 16 fr.
Extérieur, 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi

sous la direction d'André COLOMER

Pour le Grand œuvre des "Insurgés"

Surmontant les obstacles de toute sorte, ardemment mais patiemment, l'*Insurgé* poursuit sa route. Malgré les cabales de la haine et de la jalousie stupides, nous voici au neuvième mois de l'existence de ce vaillant journal d'idéalisme.

Mais il faut savoir que cela ne fut possible que grâce au dévouement inlassable, quasi héroïque d'une poignée d'animateurs. Chaque semaine, nous nous retrouvons, toujours les mêmes — une dizaine d'inlassables — à rédiger, corriger, mettre en page, plier, expédier notre cher *Insurgé*. Chaque semaine, ce sont aussi les mêmes qui prennent sur leur maigre semaine de travailleurs pour couvrir le déficit du journal.

Et chaque semaine aussi, ce sont les mêmes apôtres désintéressés qui, joyeusement, s'arment du pot à colle et du pinceau pour aller coller les affiches du Club des Insurgés.

Le dévouement de ces braves est bien récompensé.

Notre journal vit et notre Club prospère. Autour de l'*Insurgé*, une pléiade d'écrivains, de penseurs, d'artistes se forme : tout ce qui pense librement et hautement se fait honneur d'écrire dans ces colonnes. Ne citons pas de noms : la signature des articles que nous publions suffit bien.

Aux séances publiques du Club des Insurgés, participent, chaque mardi, pour des débats d'une haute tenue intellectuelle, tous les porte-parole de toutes les causes généreuses, tous ceux qui veulent quelque chose au-dessus de la morne végétation quotidienne, tous ceux qui cherchent leur vérité et qui ont à cœur de la défendre, de l'illustrer, de la proclamer.

Mardi dernier, pour l'Enfant, ce fut une soirée noblement passionnée où s'opposèrent les multiples thèses de la religion, de la morale, de la science et de l'anarchie. On entendit, tour à tour éloquents par des moyens divers, le pasteur Louis Bertrand, le professeur Melandre, Mme Henriette Wolff, le docteur Hélan Jawerski et d'autres...

Mardi prochain, 2 février, Brunan, de l'Ustica et le vieux militant syndicaliste Yvetot, notre ami Raoul Odin et l'avocat Marc de Molènes traiteront de « **l'Emancipation des Travailleurs par l'organisation de ses forces** ».

Le 9 février, Me Maurice Delépine, Me Paul Kahn, le pasteur Lorriaux et peut-être Louis Roubaud viendront nous parler de l'**Enfance criminelle.**

Le 16 février : l'**Objection de Conscience,** avec Georges Pioch, l'abbé Violet, le pasteur Wietrich.

Le 22 février, la **Femme Future** avec Michka Nicolaï, Henriette Sauret, Adrienne Sahuqué et Hauteclaire.

Voici notre programme. Il est ample, il est beau.

Mais pour réaliser tout cela il faut l'aide de tous. Il nous faut tenir hebdomadairement, payer les frais d'impression du journal et des affiches.

Amis de l'*Insurgé*, amis du Club des Insurgés, à l'aide !

Par tous les moyens, soutenez nos efforts.

Soyez des auditeurs réguliers du club; abonnez-vous au journal; alimentez notre liste permanente de souscription.

Une œuvre d'idéalisme comme la nôtre ne peut vivre que par le dévouement actif de ceux qui s'y intéressent.

André COLOMER.

AUX AMIS DE « L'INSURGE »

Réunion des Amis du Journal et du Club, samedi, de 4 à 6 heures de l'après-midi, au Siège, 259, rue de Charenton.

CLUB DES INSURGÉS

Mardi 2 Février à 21 heures

SALLE DE L'UTILITÉ SOCIALE

Métro : CORVISART - 94, Boulᵈ Auguste-Blanqui - Métro : GLACIÈRE

Grand débat contradictoire sur :

Comment conquérir l'USINE?

L'Émancipation des Travailleurs est-elle une question de Force et d'Organisation ou un problème de conscience ?

Orateurs :

BRUNAN *de l'U. S. T. I. C. A.*

G. YVETOT *de la C. G. T.*

Me MARC de MOLÈNES

R. ODIN

La contradiction courtoise est sollicitée du public - Participation aux frais : 1 fr. 50

L'heure de la Justice

Au cri de : « Viva la Anarquia ! », les deux jeunes Espagnols dont j'ai parlé ici même, sous le titre : « Los pistoleros de Burdeos », sont montés à la guillotine.

Dans l'air glacial, face aux bourreaux, à la foule sadique, ils ont jeté leur suprême cri de révolte, d'agonie et d'espoir : Vive l'Anarchie ! Ces victimes d'un siècle barbare voulaient mourir fièrement, exemplairement, emportant dans le néant leur secret, le secret de leur malheureuse et sanglante équipée. Car il y a un secret. Ces hommes-là n'ont point joué si follement leur vie, ils ne se sont point si audacieusement déterminés à tuer pour de basses questions d'intérêt.

Involontairement mêlé à cette affaire, j'ai essayé de comprendre les mobiles de leurs actes. Ce sont des hommes sobres, intelligents. Pas une fois, ils n'ont laissé échapper un mot pouvant nuire à qui que ce soit ou à eux-mêmes. « El Negro » a pu rester, dit la police, cinq jours dans sa chambre sans y être inquiété. Ce ne sont donc pas de vulgaires malfaiteurs. D'ailleurs l'acte était signé. Seuls des hommes forts pouvaient le tenter.

Et ce sont des hommes forts qui sont morts.

***

Un service d'ordre extraordinaire avait été prévu. Dès minuit, les barrages étaient établis. Toutes les rues environnant la prison étaient interdites. Il fallait avoir des coupe-files délivrés la veille par le procureur. Il y avait là deux compagnies d'infanterie, avec leur « roulante » pour faire le café ; deux cents agents en tenue ; toute la Sûreté, la spéciale et la mobile. La veille, le Palais de justice, attenant à la prison, avait été fouillé jusque dans les moindres recoins, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La presse a déclaré que, les deux condamnés étant des terroristes, leurs amis devaient, sinon tenter de les délivrer, du moins marquer leur présence par un terrible coup d'audace.

A six heures eet demie, la porte de la cellule s'ouvre. Réveillés, les deux hommes qu'on va égorger se lèvent sur leur lit. Ils ont passé une nuit très calme, quoique sachant depuis la veille que c'était pour le matin.

L'avocat général s'avance tout près et leur dit : « Votre pourvoi a été rejeté, ayez du courage tous les deux. »

— « Qu'est-ce que vous dites ? dit Recassens, je n'ai pas compris ? ».

— « C'est le moment d'expier votre crime, ayez du courage... ».

— « Oh ! pour ça ! » dit Recassens d'une voix ferme, et souriant ironiquement.

Mais, de Castro interpelle l'avocat général à son tour :

— « C'est ça, la justice humaine ? C'est ça que vous appelez votre justice ? Mais s'il y a une justice, votre cou aussi, on le coupera ! Venir réveiller deux hommes et leur dire froidement que vous allez les tuer ?... Un justicier, vous ? Vous n'êtes qu'un bourreau ! »

Pâli, l'avocat général ne réplique rien.

On leur offre du café et du rhum, mais ils refusent tous deux.

« Ce n'est pas la peine, dit Recassens, puisque dans cinq minutes... »

On leur offre des cigarettes qu'ils refusent aussi. Mais Me Argacha-Safrané ayant tendu les siennes, Recassens en prit une qu'il tendit à de Castro, et une autre qu'il fuma.

Le prêtre était là, convaincu, comme la plupart des témoins de cette scène cruelle, qu'au moins un des condamnés accepterait ses offices. En effet, de Castro, jusqu'à ce matin, avait été fort déprimé, il avait souffert de la dysenterie et Recassens, plus que fraternel, avait eu bien de la peine à relever son moral. Maintes fois, le gardien, toujours présent, avait vu de Castro abattu, seul dans son coin, et aussitôt, Recassens de venir vers lui et, l'embrassant comme l'eût fait une bonne maman, de le consoler par des paroles fortes et tendres.

L'avocat de de Castro, le catholique Brouilleaud, ne pouvait guère lui apporter de consolations, lui, dont la bêtise ignare est peut-être cause de leur mort.

De Castro, abattu, devait, croyait-on, avoir recours au prêtre, car sa sœur est dans un couvent et sa famille est bien pensante ; aussi fut-on bien étonné quand, après Recassens qui avait dit : Je n'en veux pas, il répondit avec fermeté : Ni moi non plus !

Il demanda du papier et écrivit, d'une écriture régulière, ferme, une lettre à ses parents.

Recassens s'entretenait avec son avocat avec une liberté d'esprit extraordinaire.

Ici, je ne saurais mieux faire que de rapporter ce qu'ont dit les journaux, sans y rien changer :

« Conduits par les gardiens qui les serrent fortement, Recassens et de Castro arrivent au greffe où les attendent le bourreau et ses aides. De Castro Benito, présumé le moins coupable des deux, dans l'acte d'accusation, sera exécuté le premier.

« C'est lui dont on va faire d'abord la toilette dernière. Voilà que Deibler lui-même prend dans sa poche, une corde dont il va fortement lui lier les poignets derrière le dos. Il attachera ensuite les chevilles pour entraver sa marche.

« Cependant qu'on procède à cette opération, Recassens, assis non loin de lui, s'écrie, en voyant magistrats et journalistes :

« — Il y a beaucoup de monde ici !

Et il hoche la tête goguenard.

« Son avocat lui passe une cigarette.

« — Je veux bien, dit-il... Mais il se retourne vers son camarade de Castro et la lui offre.

« Il en prendra une autre ensuite, et la fumera goulument.

« On vient d'échancrer la chemise de de Castro, dont la figure est blafarde, sous une barbe de plusieurs jours, puis on couvre sa nuque de son paletot de bure avant de passer à Recassens.

« Il se prête en souriant aux diverses opérations.

« Vous ne la trouvez pas encore assez ouverte, dit-il, au moment où un aide donne un nouveau coup de ciseau à l'encolure de sa chemise. Sa poitrine large, fortement musclée, apparaît tout entière.

« L'attitude des deux hommes est vraiment énergique. Tous deux vivent cette sinistre minute dernière, sans faiblesse, et Recassens avec quelque forfanterie.

« Deibler vient de faire rapidement le dernier nœud à la corde qui lui lie les pieds.

« — Elles sont un peu courtes vos cordes !... »

« Une fois encore on offre aux deux hommes un verre de rhum, tous deux le refusent... Recassens a laissé tomber sa cigarette, de Castro tiendra la sienne jusque sous le couperet.

« Mais Deibler a entraîné de Castro vers la porte.

« A Recassens resté seul, on demande s'il n'a pas de révélations à faire : « Sur le Négro, par exemple ».

« — Ah si ! leur dit-il, le Négro, si vous l'attrapiez, vous lui couperiez le cou, il le sait, lui, vous ne l'aurez pas vivant, il vous en coupera quelques têtes, si vous le trouvez ! »

« Sept coups viennent de tinter à l'horloge de la prison lorsque Castro Benito, encadré par deux gardiens, en franchit le seuil. « A todos adios », s'écrie-t-il.

« Conformément aux règlements, il a les mains liées derrière le dos et les pieds attachés, de telle sorte qu'il est contraint de marcher à petits pas saccadés.

« Le visage est blême, terreux, les yeux hagards. Pourtant l'attitude est assez résolue. Castro Benito, tout en marchant, aspire les dernières bouffées de sa dernière cigarette.

« Quelques murmures s'élèvent de la foule lorsque le condamné approche de la guillotine.

« Quatre bras vigoureux le renversent sur la planche basculante.

« Alors, dans le silence, retentit, nettement articulé, ce cri, ultime expression de révolte :

« — Viva la Anarquia ! »

« Le couperet tombe avec un bruit sourd ; le sang jaillit ; la tête roule dans une bassine ; les aides poussent le corps dans une panière.

« Quelques minutes s'écoulent, qui paraissent interminables.

« Enfin voici que Recassens Miret apparaît à son tour.

« Sa physionomie est souriante, presque gouailleuse.

« En passant devant un des soldats qui font la haie sur son passage : « Salut, militaire ! » dit-il d'un ton ironique.

« Quelques pas encore... Le voici devant la guillotine. Il jette un coup d'œil sur le panier où se trouve le corps de son camarade. — Tiens, ça y est déjà, murmure-t-il ?

« A son tour, il est précipité à plat ventre sur la bascule.

« Et le même cri retentit, moins sonore, mais cependant bien distinct : « Viva la Anarquia ! »

« Le couteau retombe, et Recassens Miret va rejoindre Benito Castro dans la mort... ».

Dans la foule, foule inassouvie, qui essaye de s'approcher de la guillotine, pour voir encore ; deux des témoins des Assises, dont l'un décoré depuis peu pour la part qu'il prit dans l'affaire, trônent, souriant. L'un de ces témoins était une femme...

A. LAPEYRE.

Le Mariage L'Union Libre et le Droit de la Mère

par Henriette SAURET

Le mariage qui traite la femme en incapable et la met sous la tutelle du mari est condamné depuis longtemps. Déjà Montaigne le critiquait. En 1789, Cailly dans ses « Griefs et plaintes des femmes mal mariées » écrivait : «... Dans cette société, l'un est tout et l'autre n'est rien ! Une moitié de cette union commande, l'autre sert ! L'une opprime, l'autre est opprimée... » Au XIXe siècle, la question devenue brûlante fut serrée de près par Izoulet, Fouillée, Stuart Mill, Fournière et bien d'autres.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'on songe à réformer le mariage qui ne s'est d'ailleurs maintenu « que par l'inobservance de ses lois » (1).

La plupart des pays d'Europe, depuis longtemps, ont modifié ces lois outrées et outrageantes qui régissent le mariage, et affranchi l'épouse de la tutelle de l'époux : Angleterre, Suède, Norvège, Allemagne, nous ont donné des leçons sur ce point et chez ces nations, le foyer ne s'en porte pas plus mal, au contraire.

Chez nous, rien n'a été fait. En 1926, la Française mariée est encore sous le joug du code Napoléon-le-misogyne. Les femmes ont maintenant forcé l'huis de la plupart des carrières masculines. Reçues en tête aux examens et aux concours, excellant dans l'activité choisie, on les voit partout occuper de hautes situations. Célibataires, elles sont donc, « en fait » égales de l'homme. Se marient-elles ? Au point de vue civil, légal, juridique, elles se passent des chaînes d'irresponsable aux poignets.

(1) J.-Joseph Renaud.

Et c'est le risible, l'énorme paradoxe !

Une femme avocat, médecin, professeur, directrice de lycée, d'industrie, d'atelier ou de clinique — responsable, par conséquent, de la conservation ou du développement physique ou spirituel de nombre d'autres créatures — est, si elle est mariée, incapable de « vendre, de tester, de voyager, sans autorisation maritale ! » Est-ce que cela ne disqualifie pas radicalement le mariage, tel qu'il existe encore en France ?

Ce mariage n'a plus rien aujourd'hui qui le prétexte ou le justifie. La femme n'a plus besoin d'être protégée, pas plus contre elle-même que contre les autres. Instruite, éclairée, la femme doit être maîtresse de sa vie comme de sa conscience, et gouverner ses affaires propres aussi bien que celles des siens. La protection légale du mari n'a plus de raison d'être.

N'ayant plus rien d'utile ou de bon, le mariage ne garde pour lui que ses inconvénients de société inégale et de contrat falsifié. Celles d'entre nous qui ont dû l'accepter, « contraintes et comme une formalité qui leur rendrait la vie possible dans la société actuelle » (1) ne laisseront pas leurs filles en être tributaires.

Alors, l'union libre, direz-vous ? Certes, a priori, et si l'on ne considère dans la question que l'amour, la loi naturelle : l'union libre sans aucune espèce de sanction ou de codification paraît infiniment préférable au mariage lourd d'entraves et de servitudes. Cependant (si nous nous tenons à ce point de vue uniquement sentimental et n'engageant que les rapports d'être à être, de sexe à sexe), il me semble qu'on peut disputer indéfiniment entre un mariage réformé qui mettrait en présence un homme et une femme égaux en tous droits, et une union libre régentée par le seul bon plaisir des contractants. Cette question de l'union des sexes est tellement complexe que, plus on la discute, moins peut-être on la résout. A mon sens, c'est là et toujours, affaire purement individuelle et qui ne saurait supporter l'ingérence de la société. Avec l'individualisme de plus en plus développé, cette question s'arrangera d'elle-même, chacun usant de son corps et de son cœur comme il l'entendra, et s'organisant selon ses goûts dans ses relations avec l'autre sexe.

Mais, dès que les deux êtres en présence se multiplient, dès l'instant qu'une tête nouvelle se dresse entre eux, tout [illegible] ficiellement codifiable, nous devons exiger de la société un statut qui détermine le sort de l'enfant.

Je dirai — si étrange que cela puisse sembler : que « la question de la maternité doit être absolument en dehors de la question de l'union des sexes ». Ni le mariage ni l'union libre ne peuvent résoudre le problème de la maternité.

Le Droit de la mère sera le principe fondamental du code futur. Premier article : « La mère ne doit pas dépendre du père. Si elle dépend de lui, le mariage ou l'union libre n'est plus qu'un engrenage où, pour subsister, elle et son enfant, il faut que la femme paye au père un tribut de travail domestique et de soumission. Les subsides ne doivent pas venir du père, car l'aide du père n'est jamais gratuite.

C'est la femme qui repeuple un pays, qui prolonge une race, c'est à elle de poser des conditions, au rebours de ce qui se passe. La maternité n'est pas un esclavage, une humiliation. C'est un fait positif, un acte, un don. La société veut se perpétuer ? La société doit payer le capital humain qu'est l'enfant.

Que la mère soit une fonctionnaire payée par tous, non par un seul auquel elle doit, en plus de l'obéissance, le fameux le classique raccommodage des chaussettes et l'éreintant fourbissage des casseroles, besognes spéciales qui n'ont rien à voir avec le fait d'accoucher, d'allaiter et d'élever un enfant.

En résumé :

1° La question « mariage ou union libre » doit être absolument séparée de la question « maternité ».

2° L'enfant doit être — indépendamment des avatars de l'homme et de la femme — sauvegardé par un statut légal.

Libre aux pères d'aimer leurs enfants, certes. Mais qu'ils n'aient pas sur eux « plus de droits » que la mère. Mais que le sort matériel de l'enfant soit assuré par la société.

⁂

Mais sur cette question de l'enfant, qui est un monde ! il y aurait tant à dire. Il ne faut pas aller trop vite. Obtenons d'abord l'affranchissement de la femme. Ses droits civils et politiques acquis, le sort de l'enfant ne tardera pas à se régler. Comment ne serait-il pas livré à l'empirisme de la famille et de la charité, puisque la mère n'a même pas encore obtenu ses droits de femme et de citoyenne ! Ce ne sera pas à l'honneur des hommes d'avoir tant retardé la libération de la femme et, par conséqnent, le bonheur de l'enfant.

⁂

Voici ce qu'écrivaient, en 1908, Octave Mirbeau et Paul Adam :

« Je suis partisan de l'union libre, entièrement libre. C'est la loi de la nature.

« Quant aux enfants, il serait juste de leur assurer à tous un état civil également honorable. Il serait encore logique de leur faire porter le nom de leur mère. »

« Octave Mirbeau. »

« J'estime que, dans la société prochaine, la femme doit vivre libre, indépendante, égale de l'homme en toutes choses... L'homme n'a rien à voir, une fois passé, dans l'avenir d'un enfant dont, matériellement et positivement, il sera toujours difficile d'établir l'authentique ascendance. C'est dire que je trouve réactionnaire et funeste toute tentative de la loi pour retirer à la femme l'entière responsabilité de ses amours et de sa maternité. Loin de l'élever, on l'avilit. Il n'y a rien de honteux à engendrer, au contraire ! Qui engendre ne peut être considéré comme une victime, mais comme une donatrice généreuse, honorable et louable, voire glorieuse. L'Etat lui doit de la gratitude, non pas une réparation. »

« Paul Adam. »

⁂

Il y a dix-huit ans ! Ainsi ces deux grands écrivains, ces deux grands démolisseurs de société étaient tellement pleins d'audace et de prescience que leurs idées très subversives à cette époque — sont les mêmes qui paraissent encore hardies aujourd'hui à la bande de parlementaires que nous voyons trembler, épouvantés de l'irrésistible montée de la femme et qui, s'ils le pouvaient, nous remettraient en l'état de dépendance où nous étions au XVe et au XVIe siècle.

Henriette SAURET.

(1) Mme Hérelle.

TOLÉRANCE SANS CONDITIONS

Vous êtes bien exigeant, mon cher Marcel Wullens.

Comment pouvez-vous consentir encore à vivre avec des hommes ? En avez-vous trouvé beaucoup qui n'aient jamais changé d'opinion au gré des circonstances ? Mais, si vous continuez pourtant, comme je le crois, à fréquenter des gens qui pensent à présent d'une façon un peu différente qu'autrefois et sont autres que ce qu'ils ont pu être, avec quoi mesurez-vous le degré de leur sincérité et de leur courage ? Si vous possédiez un appareil qui donnât rigoureusement la hauteur de leur valeur morale, je vous admirerais, sans peut-être vous envier. Que voulez-vous, je pactise ! J'aime le flottement incertain de la vie et je m'amuse aux variations possibles des hommes.

Tout de même, celle que je veux maintenir la plus élevée, la plus intransigeante, malgré mon peu d'intransigeance, c'est cette belle vertu d'humanité qui refuse tout combat violent et asservisseur, et tout prêche de combat. C'est pourquoi j'ai la tolérance, et ne puis la limiter. Il est trop facile d'établir des distinctions qui l'annulent par cela même qu'elles distinguent. C'est avec de telles distinctions qu'on a toujours poussé aux guerres.

« Nous vivrions en paix universelle s'il n'y avait ces galeux qui ne font pas partie de l'humanité, ces juifs ou ces chrétiens — ou ces Allemands — ou ces nègres, ou ces jaunes, et, vraiment, quelle prétention intolérable ! Marcher comme nous sur deux pieds, eux ! Croire posséder un cœur, une âme, comme nous ! »

Il m'importe peu que des hommes croient encore à la nécessité des frontières. Je les aime malgré eux, même hostiles, sans me préoccuper de leur situation géographique ou de leur foi, en affection idéale d'humanité.

En pratique, lorsque j'aime individuellement, peut-être, d'abord, certaines qualité m'attirent, qui me sont chères à retrouver, mais, autant les nouveautés, les difficultés du rapprochement, quand extérieurement les dissemblances sont fortement tranchées.

Vous, affranchi de la superstition nationale, vous croyez encore aux divisions de classe. Il y aurait des mondains et le peuple, et toute notre sympathie va au peuple, excluant les mondains.

Pour parler d'un pays, il faut l'avoir visité ! Qui croyez-vous rencontrer dans ce monde que vous voyez bien conventionnellement, et, particulièrement, puisque nous parlions d[illegible] Mme Aurel ? Des g[illegible] vous ou moi, ou tel frère qui vous re[illegible]ble (y a-t-il quelque part des ennemis? *Je n'ai jamais vu d'ennemis).*

Mais, Populo n'entre pas chez Aurel? Où est-il Populo? L'avez-vous touché? Populo, la foule bête, dédaigne et rigole ! Mais je ne connais que des individus. Où je me trouve, j'observe et ne m'en laisse pas imposer par les costumes, les étiquettes et les formules. Si j'ai quelque-chose à dire, je parle. Sinon, je me tais.

Chez Aurel « la contradiction n'est guère de mise ». D'où le savez-vous? Vous « l'imaginez ». Votre imagination vous trompe, cher ami.

Et puis, croyez-vous si facile à un « mondain » de s'évader de son milieu, et qu'il soit au premier chef responsable de sa position sociale? Vous dites qu'il peut davantage s'éduquer et s'élever que le peuple? Peut-être la jouissance des biens de ce monde ferme-t-elle le cœur plus que l'envie dénuée. Mais s'il y a le crime de commander, il s'appuie sur la lâcheté de celui qui commet le crime d'obéir. Certes, les oppresseurs volontaires nous dégoûtent. Mais soyons justes et essayons de comprendre le mécanisme de l'iniquité sosociale. Peut-être arriverons-nous aussi à éclairer ceux-là, à les rendre conscients de leur ignominie. Cette conscience, c'est le chemin de la paix.

Mais il nous faut à présent entrer en grande lutte contre les pacifistes. (Les commentateurs de Molière disaient que par « dévots », il fallait entendre *faux* « dévots », et que *Tartuffe* n'attaquait pas la religion. Entendons donc ici faux pacifistes.) Je vous demanderai à nouveau à quelle aune vous mesurez le pacifisme. Hors de cause, le pacifisme verbal d'un Painlevé, d'un Herriot, qui font la guerre au Maroc, en Syrie. Le mensonge trop gros nous indigne autant qu'il nous fait rire. Mais où sont les purs? Combien sont-ils, ceux qui ne fléchissent pas dans l'épreuve des jours noirs? Quelques-uns, trois ou quatre que vous pouvez nommer comme moi, furent les flambeaux indéfectibles. Nous savons bien aussi que ceux qui maintenant crient le plus fort pour la paix se gardent soigneusement de citer ces véritables et inébranlables hommes de paix. D'autres vinrent ensuite, et qui sont nobles aussi, des « convertis », des redressés après l'affolement d'un moment, et nous les aimons profondément. Ils sont rares encore. Que reste-t-il? En toute sagesse, notre solitude ne nous suffisait-elle pas contre l'humanité démente?

Mais si nous voulons voir cette paix régner enfin efficacement sur la terre, ne repoussons pas les ouvriers de la onzième heure. Nous-mêmes? -- Nous étions des enfants, Marcel Wullens. Le passé est le passé! Nous marchons à l'avenir. A partir de quand prend-on droit de cité dans le pacifisme intégral? Le 10, le 11, le 12 novembre 1918 ? Une mode, le pacifisme ? Plût à Dieu ! Les plus belles choses ont parfois dû leur expansion à des snobismes. C'est un genre de propagande pas plus bête que celui de tout autre apostolat.

Mais, enfin, qui ne pâlira dans la libre lumière ? Je ne veux citer personne, mais je ne trouve une fois de plus aucune juste raison à cette intolérance si spéciale vis-à-vis d'Aurel, chargée de tous péchés.

[illegible] d'autres cette obstination rageuse [illegible] tâchez au contraire de mieux connaître, de connaître *par vous-même* ceux qu'avec tant de naïveté vous croyez haïr.

Sans doute verrez-vous alors qu'ils possèdent quelque qualité d'âme qui vous les rendra tolérables, et, peut-être, aimables — sans abdiquer aucunement de votre foi, ni d'être séduit alors par ce que vous jugerez encore être défauts d'esprit. Et ce ne sera pas du temps de perdu.

En toute tolérance amicale,

Louis SIMON.

DIGRESSIONS

Amour, Désir, Des définitions ?

Les mots ont des miroitements multiples et désespérants et, sur les intelligences, l'angle de réflexion varie suivant l'angle d'incidence : gamme variée allant du crétin au génial.

Les définitions sont des vêtements extensibles et commodes qu'on met à la forme de ses besoins — en tirant un peu. Chacun se complaît à la fréquentation de maximes façonnées à l'usage commun, bien connues, pas subversives, et qui ne le gênent en rien aux entournures. Il faut un article solide et courant, genre confection.

Alors à quoi bon ciseler des formules qui n'auraient pas cours?

D'ailleurs, si par grand hasard, on en maintient le sens strictement exact — le sens pensé par le ciseleur plumitif — une définition pèche généralement par ce qu'elle a d'arbitraire et de subjectif — on n'est pas parfait!

C'est la porte ouverte à des discussions spécieuses et millimétriques qui durent beaucoup plus que ne durent les roses — le parfum en moins. La quintessence est hors de prix...

⁂

Le désir côtoie l'amour, le pénètre ou s'en éloigne, suivant un système à glissières peu facile à déterminer, malgré l'arsenal psychologique.

Il ne faut pas, brutalement, sous le prétexte présomptueux de résoudre le problème, les river l'un à l'autre. Les chaînes meurtrissent. Le désir et l'amour nous font assez souffrir sans ça...

Le jeu de l'amour n'a pas de règles fixes. N'allez pas croire pour cela que chacun puisse, impunément, y jouer.

Les partenaires éventuels se chargent d'en créer, des règles : conformes à leur tempérament, leurs aspirations, leur génie personnel.

Ça devient un jeu compliqué.

Essayez, pour voir...

⁂

L'art pictural nous enseigne que la symétrie, en décoration, est un grand élément d'harmonie.

En amour, la dilection bilatérale ne court pas les gouttières.

Il y a trop souvent un profiteur dans le couple, profiteur sentimental.

Il en faudrait deux.

⁂

Tracer des lignes avec repères, poser les bornes, emprisonner le désir ici, et là, l'amour, se frotter les mains et dire : l'amour, c'est ça et pas autre chose, le désir c'est autre chose et ce n'est pas ça; c'est mettre sur un miroir reflétant les fuyants nuages une boîte opaque et clamer triomphant : « Je tiens le ciel entre les parois de ce cube emprisonné. »

Le ciel, fait de fugitives apparences multiformes, incessamment renouvelées, insaisissables, vapeur roulée dans l'éther, se moque de nos mensurations.

L'amour de même, déborde la boîte de nos raisonnements. Nous n'en voyons que le reflet déformé et fugace : l'apparence d'une illusion.

Sur le miroir d'un visage comment sonder la profondeur d'un sentiment?

⁂

L'amour est un faisceau de spirales d'essences différentes qui se déroulent suivant un rythme particulier à chacune, sous l'influence d'affinités dissemblables. La résultante de ces réactions rarement rationnelles, difficilement contrôlables, fournit la substance particulièrement instable de l'amour.

Aimer c'est participer en partie double à une série de catastrophes.

Il est rare que l'un ou l'autre ne s'y casse quelque important organe, rompant ainsi l'envol de leurs destinées accouplées.

Il faut en amour une prédestination marquée, un hasard particulièrement bienveillant, des affinités sérieuses, une philosophie tempérée, pour que la fougue des premières heures — celles où l'on cherche à se connaître — passe le stade de celles où l'on se connaît.

Les unions où la connaissance resserre les liens, où la mutuelle et harmonieuse compréhension cimente la base fragile d'une rencontre, sont de véritables œuvres d'art.

Il faut être orfèvre, l'un et l'autre, pour réussir ce difficile ouvrage.

L'amour exige la plus épineuse des collaborations: suivre à deux un sentier de chèvres; il faut exactement s'emboîter — ajustage de précision.

⁂

A dessein, j'ai dit : suivre à deux.

Or, ce n'est envisager là qu'une face du problème.

Certains êtres — la majorité des êtres pourrait-on dire, si l'on voulait ne voir qu'une période de leur vie (et quel est celui ou celle qui n'a pas, une fois, vivifié son amour unique par l'apport momentané des forces neuves d'une chair et d'un cœur nouvellement venus à l'amoureuse, table où les voici trois à communier, désormais — pas forcément ensemble! —) certains êtres ne peuvent réaliser l'harmonie de leur vie amoureuse qu'en étendant à plusieurs partenaires le don d'eux-mêmes et en prenant à chacun d'eux ce qui est nécessaire à la combustion de leur affectivité.

Pour eux, ce n'est pas un chef-d'œuvre qu'il faut réaliser; mais deux, mais trois, mais dix...

Et c'est sur dix sentiers de chèvres qu'il leur va falloir s'escrimer.

Le problème ne change pas : il est simplement multiplié et demande alors des qualités d'équilibriste et de danseur de corde que seuls de rares privilégiés possèdent à un degré suffisant.

⁂

Et c'est aussi une question de balancier...

Victorin TRUCHET.

LE MOI, SA VOCATION et SON ESSENCE

Prometheus purphoros : Le progrès

Envers et contre tous le progrès est !

Le progrès est acte, le progrès est corps, le progrès est Dieu, créateur des dieux.

Il est des actes sans verbe, des corps sans esprit, des dieux sans fidèles; mais il n'est de verbe qui ne soit acte, d'esprit qui n'élise un corps, et d'adorants sans dieu.

Le progrès n'est peut-être ni dans les cœurs, ni dans les consciences, mais il nous tend la main comme une canéphore.

Plût à Zeus qu'il ne soit extérieur; et que sa clarté pénétrât plus avant les consciences et les cœurs.

Plût à Zeus, mais plaise aux hommes...

Peut-être son règne est-il venu trop tôt sur un sang mal lavé du virus de Caïn?

C'est à nous de faire la lessive.

Qu'il déchire l'opacité de la nuit, qu'il trace la voie triomphale ou fasse reculer les horizons, son acte est offrande gracieuse et fraternelle!

Il est venu au secours des hommes naïfs, tâtonnants, égarés; il les a trouvés sans défense, il les a trouvés sans flambeau, il les a trouvés sans pouvoir : il leur a donné la « puissance » !

Et c'est ainsi que l'homme d'aujourd'hui a surpassé toutes les figures de dieux qu'il s'était taillées dans le cours accidenté des siècles !

Par lui, au-dessus de la guenille éphémère, l'être humain peut voir, parler, entendre son semblable d'un bout à l'autre du globe; sa propre apparence et sa parole quérir la pérennité ; son faible bras soulever le poids d'une montagne, et, les pieds au repos, il traverse les continents à la vitesse de l'éclair ; la terre, le ciel et l'eau sont sa conquête, et les secrets que détiennent les éléments sont pour lui une richesse chaque jour accrue. Il a peuplé le monde de formes inconnues, et déjà, à quelques carrefours, son doigt peut suspendre la course de la mort : quelle divinité de jadis eût pu en faire autant?!

Non, la cassette aux prodiges n'était la boîte de Pandore, mea culpa, mea maxima culpa! Si j'ai touché avec des doigts impurs l'innocente et secourable offrande.

Tout présent porte avec soi un message; et le vœu du progrès n'est notre maléfice.

La voix qui crée dit Ascension ! Rédemption!

Un jour naîtra où l'esprit que l'esprit ne peut guérir sera sauvé par l'apposition des mains que purifia l'incessante et magique offrande.

Un jour naîtra où, dans l'être exorcisé, le battement de tes ailes, ô progrès, rythmera les pas harmonisés des consciences et des cœurs; et soulèvera l'homme-dieu pour l'intégral essor!

Et nous te bénirons, ô Prométheüs Purphoros! d'avoir fait de notre sphère ton pays de conquête, un séjour de miracles, et de miraculés!

Gloire à l'heure où, ayant ravi au vieil Atlas son fardeau, tu as dressé le globe sur ton char de lumière pour le conduire à travers les constellations, tel un trône inouï bravant l'immensité!

BANVILLE D'HOSTEL.

(Extrait du *Gnôthi Seauton*, à paraître.)

DE LA PROSTITUTION intellectuelle et sexuelle

L'ordinaire opinion considère la prostitution comme avilissante.

Quelques individus plus affranchis des préjugés communs pensent que le plus grand nombre des métiers comportent une part plus ou moins étendue d'avilissement par cela même que les individus ne les exercent pas par inclination mais y sont contraints par l'économie de la société actuelle.

En conséquence, le métier de prostituée ne leur paraît pas plus vil que n'importe quel autre.

« Qu'importe, disent-ils, que la prostitution soit celle des bras, du cerveau, ou du sexe » !

Je crois qu'il faudrait toutefois faire quelques restrictions.

L'individu qui exerce un métier manuel garde d'esprit et les sentiments francs. Considérons, au contraire, l'écrivain, le journaliste qui, pour gagner sa vie, professe des opinions qu'il est loin de penser.

Son cerveau acquiert un pli, une déformation qui lui rendent malaisée sa propre pensée. La prostitution a tué en lui toute personnalité.

Nous pouvons assimiler son cas à celui de la fille publique qui simule des sentiments, des désirs inexistants. A force de feindre, elle finit par rendre ses sentiments à ce point artificiels qu'il lui devient impossible de les éprouver naturellement.

Et l'on voit un grand nombre de ces malheureuses atteintes de cette infirmité que P. Bourget a appelé « l'*Impuissance d'aimer* » et qu'il a analysé dans « *Un Crime d'amour* ».

Par suite, il me semble un peu arbitraire d'assimiler le cas du travailleur manuel à celui du travailleur intellectuel prostitué ou de la fille publique.

C'est dans cette erreur que semblent être tombés ceux qui ont traité de ce sujet.

Francine GERSON.

Parmi les Livres..

Pourquoi, du fas de livres amoncelés sur ma petite table, fais-je plutôt sortir ce dernier venu : L'ENFANT, par Jean Franck? Peut-être parce que je viens de le lire et que les impressions qu'il m'a laissées sont les plus fortes, étant les plus récentes. Peut-être...

Mais certainement aussi pour le charme étrange de ces pages, si dénuées de littérature, si simplement humaines. Il pouvait sembler hasardeux de reprendre ce titre et de s'attaquer à pareil sujet après l'inoubliable Vallès. Raconter des souvenirs d'enfance après *Vingtras*, après *Poil de Carotte*, après tant et tant d'imitateurs plus ou moins talentueux.

Mme Jean Franck (car ce pseudonyme masculin cache une institutrice de Paris dévouée aux humbles dans son quartier déshérité...) a réussi ce tour de force de nous intéresser à la vie d'une petite fille qui ne fut guère heureuse dans sa première enfance. Nous devinons l'histoire douloureuse de l'enfant tôt privée de l'affection maternelle. Et cette petite Jeanne, dont les malheurs nous émeuvent, se révèle en même temps une enfant intelligente, sensible, qui voit choses et gens avec une curieuse acuité.

Les pages que j'ai recopiées, un peu au hasard, dans ce volume, et que l'*insurgé* reproduit d'autre part, ne sont peut-être pas parmi les plus évocatrices. Hélas ! on ne peut encombrer les pages de ce journal avec des extraits d'un livre, si sympathique soit-il. Mais je suis persuadé que tous ceux qui liront le volume — et particulièrement les lectrices — ne le regretteront pas.

Malheureusement, un tel livre n'a pas trouvé d'éditeur. Cela n'étonnera personne, en ce siècle où les hommes d'affaires de la littérature guettent la moindre crotte lâchée par les réclamistes tapageurs ! ! Jean Franck a dû éditer *l'Enfant* à ses frais. Ceux qui voudront posséder le volume n'ont qu'à en verser le montant : *dix francs* à mon compte courant de chèques postaux (n° 380.70, Paris). Je transmettrai la commande à l'auteur. Les souscripteurs recevront un beau livre et participeront à une bonne œuvre, car le bénéfice de la vente ira égayer les loisir des fillettes de Belleville.

***

Il ne faut pas oublier non plus que la nouvelle firme d'éditions : *La Belle Page* (163, rue de Vaugirard, Paris-6e) vient de débuter brillamment avec un recueil de *Maurice Boissard* : VILLEGIATURE, suivi de *Un livre sur Paris*.

Présentation parfaite : typographie soignée en caractères Balzac par la maison Ch. Hérissey d'Evreux, papier impeccable, des bois sobres et évocateurs de Constant Le Breton.

Quant à l'esprit, pour qui ne connaîtrait pas Boissard, deux fragments en donneront une idée :

« ...On était tranquille le soir, il y a encore quelques années. On pouvait goûter la paix, et le silence, et la solitude, si reposants, si favorables à la rêverie. C'est fini maintenant. La jeunesse masculine de P... s'est entichée de civisme. Les jeunes gens de la ville s'adonnent, le soir, à la musique patriotique. P... a beau être loin de G... de quelque kilomètres, et séparé par le port. Il nous arrive à G... les échos de vacarme guerrier de ces jeunes citoyens, depuis cette affreuse *Marseillaise* jusqu'à cette autre jolie chose qu'on appelle, si je ne me trompe, *Sambre et Meuse*. On se croirait positivement dans une banlieue de Paris. Comme je sais bien ce que je ferais si j'étais législateur ! Je mobiliserais à vie tous ces gaillards si férus des choses militaires, que l'on rencontre partout : joueurs de clairon, membres de sociétés de gymnastique, boy-scouts et autres pantins du même genre. Ils pourraient ainsi jouer du clairon tout à leur aise et pratiquer leur tuscarane, de leur allégresse ces guerriers en chambre, jeunes ou vieux, si forts pour faire battre les autres, mais tranquilles dans leur fauteuil. Chaque année, je les réunirais tous, je les diviserais en deux groupes, bien armés chacun de bons fusils, de bons canons, de bonnes mitrailleuses, et je les ferais se battre pour de bon les uns contre les autres. Du moment qu'ils ne rêvent que cela : la guerre, ils seraient à leur aise. Vous me direz qu'il y aurait des tués ? J'y compte bien. Cela ferait des imbéciles en moins, et des coquins. En recommençant chaque année, on arriverait peut-être à les supprimer tous et à avoir la paix. Car, c'est cela, la paix : la disparition de tous les braillards belliqueux. Quand il n'y aurait plus sur terre que des gens sensés, les différends s'arrangeraient tout seuls, comme ils s'arrangent entre gens raisonnables, et non pas comme les apaches qui recourent tout de suite au couteau... »

« ...Il y aussi, dans ces souvenirs, le chapitre de l'amour, on s'en doute bien. Tenez, rue des Martyrs, un hôtel, au rez-de-chaussée duquel se trouvait la Brasserie des Martyrs, — tout cela a disparu aujourd'hui. C'est là que j'ai eu mon premier rendez-vous sérieux, après des relations à peu près platoniques de plusieurs mois. Je dis : à peu près platoniques, car ma belle amie et moi nous nous rattrapions sur des bagatelles. J'avais dix-huit ans. J'étais si adroit et si hardi, et ma partenaire, dont c'était également le début, se montrait si douillette, que je ressortis tel que j'étais entré. Ensuite, un autre hôtel, rue de Vaugirard, tout près de la rue Monsieur-le-Prince. Je me rappelle ma gaucherie en entrant là, ma gêne devant le garçon, le patron. C'est un monde, d'ailleurs, dont j'ai toujours eu horreur. C'est là que je fis mon début pour de bon. Ensuite, encore faubourg Saint-Jacques, une certaine maison qu'on a démolie depuis : c'est là que j'ai vécu ma première liaison, suite à ces deux rendez-vous. Je m'arrête à ces détails parce qu'il s'agit de mon premier amour. C'est si important le premier amour ! Si vous voulez mon avis, c'est bien celui qui compte le moins. Je me suis montré comme séducteur également sur la rive droite. Rue Godot de Mauroy par exemple. J'avais un peu plus de vingt ans. Une comédienne, élève de mon père, et qui fit souvent des tournées avec Mounet-Sully, m'avait invité là à déjeuner avec elle. Une fort jolie fille, grande, brune, trente ans au plus, et qui devait être fort agréable. Après le déjeuner retirés tous les deux dans un petit salon, elle fort peu habillée dans une toilette d'intérieur, elle s'étendit sur une causeuse et se mit à me parler de l'amour, offrant à ma vue, sa une jambe, là un bras, là un sein. Je comprenais bien, mais, en même temps, j'avais peur de me tromper, et, là encore, je sortis tel que j'étais entré. J'en ai eu, de ces succès, une demi-douzaine... On ne saura jamais combien la timidité peut rendre vertueux — et niais. Je me suis rattrapé d'autres fois. Je crois bien que je m'en étonne à distance, pour dire le vrai. Par exemple, une des petites rues qui vont du quai à l'avenue du Trocadéro... »

Mais il faut arrêter : je recopierais volontiers tout ce joli petit livre, alerte, vivant, charmant.

Et si vous me faites remarquer qu'il coûte *vingt francs* et que c'est cher, je vous dirai : Oui, mais ne vous en prenez pas à l'éditeur : il fait un autre métier pour gagner sa croûte et ne cherche ici qu'à rentrer dans ses frais. Si le total de ceux-ci est élevé, la faute en est à ceux qui firent la guerre, et cette jolie paix dans laquelle nous pataugeons depuis bientôt huit ans, sans espoir de nous en dépêtrer de si tôt !

MAURICE WULLENS.

P.-S. — J'ai reçu le livre de Béraud avec cette ahurissante dédicace : *A M. W. qui a vu Moscou, son ami, Henri Béraud ! !*

Un article serait trop court pour réfuter toutes les âneries, calomnies et mensonges qui figurent dans ce recueil : il faudrait tout un numéro du journal.

J'ai voulu, malgré mainte nausée, me plonger jusqu'au bout dans cette mixture étrange. L'ensemble de mes notes fera un cahier spécial des *Humbles*, à paraître fin janvier, sous ce titre : EN MARGE D'UN FEUILLETONISTE (*trois francs, deux francs pour les abonnés de l'Insurgé*. Ecrire aux *Humbles*, 4, rue Descartes, Paris-Ve).

M. W.

LIBRES PROPOS

Pour avoir stigmatisé dans Au bord du Gouffre, *l'incapacité notoire de nos généraux d'avant-guerre, M. Victor Margueritte se vit enlever autrefois la Légion d'honneur, sous le fallacieux prétexte qu'il avait écrit un bouquin licencieux :* « La Garçonne ».

Aujourd'hui, c'est le général Percin que le Conseil de l'ordre de la Légion a traduit devant lui pour certains articles publiés dans des journaux pacifistes. En effet, ces messieurs ne pardonnent pas à leur ancien condisciple d'être revenu de ses erreurs et de reconnaître que la guerre est un crime horrible destiné à faire vivre les officiers, qui, le lendemain de sa disparition, n'auraient qu'à chercher une autre carrière.

Quand un assassin arrive devant la Cour d'assises en larmoyant et en regrettant son crime, la cour, jugeant son repentir estimable, l'acquitte ou diminue sa peine ; ce n'est pas le cas pour ces messieurs de la grande chancellerie, et parce qu'un homme a osé s'apercevoir de la bassesse de sa profession, ils ont décidé de lui infliger la censure. Il est, en effet, un peu dur pour des militaires de lire dans les « Libérés » *de 1925, l'article du général Percin intitulé :* « La Guerre atroce », *où il est prouvé, textes en mains, que la guerre n'est qu'un appel aux bas instincts de l'individu.*

Et puisque nous parlons de Légion d'honneur, pourquoi un homme aussi sympathique que Roland Dorgelès a-t-il accepté, dans la dernière promotion, d'être promu officier ? Est-ce la récompense du silence observé par lui, quand, en juillet dernier, le « Groupe Clarté » *lui demanda ce qu'il pensait de la guerre du Maroc ?*

Allons, jeunes littérateurs, ne soyez pas dupes d'un tel honneur et quand on vous l'offrira, jetez à la figure des massacreurs de peuples la tant enviée « Légion d'honneur », créée par Napoléon pour récompenser l'assassinat légal.

SPARTACUS

ECOLE DU PROPAGANDISTE

Samedi 30 avril, à 21 heures, salle de la Solidarité, 15, rue de Meaux (métro Combat).

COURS DE PHILOSOPHIE

par Lacaze-Duthiers

LA PHILOSOPHIE DANS LE ROMAN PRÉHISTORIQUE

Après J. H. Rosny aîné

Comment les romanciers français et étrangers ont conçu la psychologie, la logique, la morale, l'esthétique, la métaphysique et la sociologie des premiers hommes. Analyse et critique des romans préhistoriques de G. Hagemans, Mme Stanislas Meunier, Ray Nyst, Edmond Haraucourt, Jean Revel, Han Ryner, Jean d'Esme, V. Forbin, André Legrand, Fernand Mysor, Max Bégouën Claude Anet, Wells, M. Twain, Jack London, Conan Doyle, etc.

L'enfant (extraits)

NOEL.

Un matin froid dans le petit dortoir... Je couche maintenant dans un lit de coin; c'est clair et blanc. Quand je me réveille, toutes les petites filles babillent, assises sur leur lit. C'est Noël! Elles ont des poupées, des belles choses aux couleurs chatoyantes... Et moi? Moi j'ai, sur le bord de la fenêtre une orange et deux gâteaux ronds avec du sucre en petits grains, dessus... c'est sec et dur à la langue et puis, l'orange, c'est sûr, je n'aime pas ça.

Toutes les petites filles ont, avec leurs joujoux, les deux gâteaux ronds et l'orange... je comprends, mais je ne saurais pas l'expliquer, qu'il y a le « Noël d'uniforme » je comprends que c'est la pension qui le donne; je comprends que les autres belles choses viennent des parents; et pourtant, je crois à Noël, je ne parviens pas à lier ces trois idées, je n'essaye même pas, j'ai le cœur très serré. J'essaie de sourire, mais c'est un sourire forcé, et je sens que « ça » doit se voir. Les petites filles me regardent, je me raidis et je rejoins mon lit, c'est ma première souffrance consciente, je voudrais être seule et pleurer.

L'ECOLE.

C'est loin... Il faut prendre le boulevard de la Gare, la rue Dunois, longer la raffinerie Say. Je me trouve quelquefois prise dans le brouhaha de la sortie. Les ouvriers, noirs et sales, me causent une grande terreur; quand l'un d'eux me fixe, je crois qu'il va m'emporter; je ne dis pas en parlant d'eux : « les ouvriers », je dis : « Les hommes noirs de la rue Dunois » Le mot « ouvrier » désigne quelqu'un que je ne connais pas, mais que Gaby aimait. J'entends encore sa voix âpre, au fond de mon souvenir : « Les ouvriers! Vous ne savez pas ce que vous dites : les ouvriers, c'est le meilleur de la France » Je ne saisis pas le sens de ces mots, mais je me les rappelle, et ils monteront plus d'une fois de mon cœur à mes lèvres, dans l'avenir...

« Les hommes noirs » ont la voix enrouée; ils emploient des mots ignobles dont le sens m'échappe, mais qui sont laids par eux-mêmes..

L'école est grise, terne, quelconque. On me met en quatrième classe avec Mlle Bouchot. Je sais tout juste lire très couramment. Assise au fond de la classe, je

La maîtresse est blonde et jolie, je la regarde parler avec plaisir, mais je n'entends pas ce qu'elle dit; tout ce qu'elle enseigne m'est étranger.

Les petites filles sont sages, surtout celles des premiers bancs; pour moi, je suis aussi peu élève que possible, la voix de Mlle Bouchot berce ma rêverie et je me raconte de superbes histoires, puis j'en raconte à mes voisines...

Betty vient demander un jour si je travaille :

— Elle est trop bavarde pour pouvoir travailler.

— Bavarde! A la maison on ne l'entend jamais!

— Elle se rattrape ici, Madame. elle dérange toute la classe.

Betty se rappelle la rue de Poissy, elle ne dit rien à Laurent, je promets d'être sage.

Jean FRANCK.

Chronique du cinéma

Le puits de Jacob Les Misérables Quo Vadis ?

Avez-vous lu *Le Puits de Jacob?*

C'est un roman passable du bon Pierre Benoit, c'est-à-dire une œuvre dénuée de toute psychologie et de toute pensée, et à quoi la cohésion de l'intrigue et l'aisance de la lecture donnent seules quelques attraits.

Le thème est très riche : un bon romancier aurait trouvé là matière à une profonde analyse psychologique et à une impressionnante peinture de caractères. Si M. Pierre Benoit n'en a tiré que ce que j'ai dit, il faut en accuser l'indigence de son génie plus que celle du sujet.

En allant voir le film qu'en ont tiré MM. Stephen Marcus et E. José, j'espérais, bien que timidement, que le film atténuerait les défauts du roman, synthétiserait cette psychologie que le romancier avait négligé d'analyser. Hélas! La difficulté a rebuté les impressarii, et ils l'ont tournée en altérant le thème. Ainsi transformé, celui-ci est plat, commun, banal, et on n'a eu aucune peine à en tirer un bon film.

Une jeune juive de Constantinople, Agar Moser, devenue la danseuse Jessica, s'exhibe dans un café-concert de Caïffa. Elle attire l'attention d'Isaac Cochbas, un apôtre du sionisme, qui a consacré sa vie au développement de la colonie sioniste du Puits de Jacob, près de Naplouse.

Cochbas ne cache pas à Jessica sa tristesse de la voir mener pareille vie. Ses observations sont, cela va sans dire, mal accueillies. Il ne se décourage pas, et il parvient — on aimerait à voir comment — à lui faire partager sa foi sioniste. Elle consent à le suivre au Puits de Jacob, et l'épouse même.

Quelque temps après, Igor Wallstein, le caissier de la colonie, s'enfuit avec l'argent. C'est la ruine prochaine. Agar se rend à Paris pour solliciter un emprunt au baron de Rothschild. Elle rencontre Reine Avril, cette même actrice qui guida ses débuts, jadis, à Constantinople. Reine la presse de reprendre son ancien métier, la fait engager sur une scène parisienne. Agar accepte, pour libérer le Puits de Jacob de ses dettes.

Igor Wallstein est à Paris. Grâce à l'argent volé au Puits de Jacob, il a amassé une fortune considérable Il la met aux pieds d'Agar. Celle-ci, nouvelle Judith, reprendra à Wallstein toute sa fortune, au la colonie lui arrivent [illegible] Cochbas dépérit. Elle repart alors pour la Judée.

Elle arrive au Puits de Jacob juste pour recueillir le dernier soupir d'Isaac Cochbas. Il meurt heureux car il sait qu'Agar continuera son œuvre.

Et Paul Elzéar, un journaliste qui l'aima jadis, à Constantinople, trouvera près d'elle son bonheur.

Thème donc parfaitement banal et que l'on a, au surplus, alourdi de quelques scènes, entre autres un pugilat, dans les plus mauvaises habitudes du film américain.

Betty Blythe s'acquitte excellemment du rôle d'Agar; elle joue intelligemment et avec un sens psychologique très sûr.

Léon Mathot nous donne un Igor Wallstein vil et fourbe, très exact.

Malcolm Tod, dans le rôle de Paul Elzéar se révèle un excellent acteur.

Malheureusement, André Nox, à qui est confié le rôle très difficile d'Isaac Cochbas, est inférieur à lui-même. Ses partenaires le dépassent de beaucoup.

Henriette Delannoy, dans le rôle de Rei-

Feuilleton de « L'Insurgé » N° 3.

La Filière

ROMAN de MISÈRE et de HAINE

PAR K. X.

Il y a trois cellules dans ce poste. Desservies par un couloir se terminant en cul-de-sac, elles sont situées sur le même côté, à gauche, en sortant de la salle des flics, des gardiens, comme les appellent leurs chefs ; j'occupe la cellule centrale, il doit y avoir des gens à mes côtés, il m'a semblé entendre comme un bruit de sanglots, tout à l'heure, mais maintenant... plus rien ?... J'appelle :

— Alors, les amis, ça boulotte ?

Une voix me répond, une voix de femme :

— J' prends l' premier panier, t'as pas d' commission ?

— Si ! Vous direz à Nini-les-belles-dents, c'est une femme que vous connaissez peut-être ?

— Non !... J' crois pas !...

— Enfin, si vous la trouvez, au Dépôt, c'est une femme du onzième, vous lui direz si elle peut m'assister un peu pendant quéq' temps ; vous lui direz qu'elle m'envoie quéq' paniers (1) un peu d'tabac surtout et un peu d'pain et d' chocolat...

— J'i dirai !... pourquoi q' t'es là ?

— J'ai voulu m' défaucher, j'ai bien commencé mais j'ai pas d' chance, j'ai fait l' sac d'une gonzesse pleine, j'étais pas tombé à côté, i's étaient là, et pis j'étais rencardé, j'avais gâffé son pèze à la poste, mais ch'uis déveinard, des mecs m'ont vu et i' s ont gueulé, et j' cours pas fort.

— Pauv' mec ! faut espérer q' tu t'en tireras...

— Ça s'ra dur, ch' uis relégable.

— Merde alors !...

— Ah ! ça n' fait rien ! j'ai eu d' bons moments...

— C'est pas une raison.

— Si ! quand on réfléchit un peu.. certains instants dans la vie d'un hors-la-loi composent un bonheur tel qu'un homme comme moi n'a plus rien à envirer sur la terre. J'ai quarante ans, et dans ma vie vécue se trouve certainement la même somme de bonheur que dans la vie d'un ouvrier vivant centenaire ! Il y a des arbres qui vivent des siècles, il y a des hommes qui vivent très vieux... mais vivent-ils ?... Je me fous absolument de la vie me restant à vivre, je suis convaincu qu'elle tendra vers l'équilibre, que certaines satisfactions compenseront certaines douleurs, je me considère comme mort à partir d'aujourd'hui...

— Eh bin ! t'aurais dû t' mett' avocat, t'en connais des trucs !

— Mais non, y a qu'à r'garder, si nous n'étions pas toujours tendu vers l'avenir, la situation de l'homme nous apparaîtrait comme n'ayant jamais été pire à un moment plus qu'à un autre. L'homme, en général, a toujours connu la même somme de bonheur à toute époque ; peu de besoins, peu de bonheurs, peu de malheurs, beaucoup de besoins, beaucoup de bonheurs, beaucoup de malheurs ! Il y a là un équilibre que l'on ne peut rompre, pour le moment tout au moins !... Tenez, vous-même, regardez un peu dans votre vie, qu'y voyez-vous ? est-ce tout du malheur ou tout du bonheur ?

« Ici, il faut faire attention, il peut y avoir un plan-bonheur et un plan-malheur ; l'homme situé sur un de ces deux plans n'est pas plus malheureux, plus heureux que sur l'autre ; le malheur dans le berceau et autour d'un homme, le bonheur dans le berceau et autour d'un autre homme, c'est l' même blôt ! c'est équivalent ! On s'habitue à tout, la fonction crée l'organe, le plan sur lequel on a toujours vécu disparaît. Mais... ça m'entraînerait trop loin...

« Fouillez bien dans votre vie, et regardez si certains instants ne se sont pas équilibrés, si certains bonheurs n'ont pas contrebalancé certains malheurs, par exemple : « Si une vie douce, calme, tranquille pendant trois, quatre ans n'a pas compensé quelques jours critiques, si certaines grandes joies, si certaines petites joies ne se sont pas nivelées à la hauteur de certaines grandes douleurs, de certaines petites douleurs ?

« On dirait qu'il y a en nous deux déséquilibres toujours en mouvement, un déséquilibre-malheur et un déséquilibre-bonheur. Quand l'un l'emporte sur l'autre, celui-ci ne se décourage pas, il combat toujours et peu à peu parvient à l'emporter à son tour. C'est normal, le bonheur complet c'est la mort ; le malheur total, c'est la mort ! Il n'y a d'ailleurs pas plus de bonheur que de malheur... Mais, ça m'entraînerait encore trop loin... Cette lutte de deux déséquilibres semble emplir l'Univers, c'est peut-être une tendance vers l'équilibre majeur que semble être, ce que l'on appelle, à tort, l'Infini, le Néant...

« Alors ? qu'est-ce que vous voyez dans vot' vie ?

— J' comprends un peu c'que vous dites, ma foi, j'ai beau r' garder, j' vois tout en noir, j'ai toujours été malade, fauchée, battue et jamais aimée. Mon homme, hier encore, m'a pris mon pèze et est allé faire « la foire (1) » avec Marie-les-grosses-miches, une tête de con, sale comme un peigne et toujours saoûle.

(1) Il y a, en prison, des gens qui servent de liaison entre le public et les prisonniers; ces gens, pourvus d'un grand panier, prennent les objets destinés... aux détenus, s'en vont, par les rues de la prison, de cellule en cellule...

Le public n'a pas accès dans les prisons, une salle spéciale lui est réservée. A la prison de la Santé, cette salle est située près de l'entrée... Il en est partout de même, si le public voyait l'intérieur des prisons, il exigerait immédiatement la démolition de celles-ci... Ça viendra !.. Les avocats eux-mêmes ne savent pas ce que c'est qu'une prison ! !

(1) La nouba.

(*A suivre.*)

de Avril, est franchement faible. Son jeu peu varié et sec n'intéresse pas.

Les autres, Annette Benson, Céline James, R. Vonelly, etc., sont moyens, sans plus.

La mise en scène est assez bonne

⁂

Un très bon film que *Les Misérables*.

L'œuvre connue de Victor Hugo est fort bien rendue; elle est même agréablement allégée.

M. Gabriel Gabrio nous dessine un fidèle portrait de Jean Valjean. L'évêque Myriel est bon quoique — et cela choque — il soit surpassé par Jean Valjean.

Mme Sandra Milovanoff remplit ses deux rôles, celui de Fantine et celui de Cosette, avec beaucoup de grâce et avec un sens des nuances qu'il faut signaler.

Seul, M. Rozet (Marius) pèche par une indigence et un mécanisme du jeu que la grande classe de ses partenaires fait d'autant plus ressortir.

La reconstitution est exacte, la photo nette.

⁂

De par *Quo Vadis* ? la nouvelle autant qu'attristante version du roman de Sienkievicz, je me suis cru reporté à l'enfance du cinéma. Les acteurs font montre d'une indigence de jeu que souligne le splendide reconstitution du décor. On nous montre un Néron d'un grotesque, qui serait encore excessif pour un Triboulet.

La petite Lygie serait négligeable, n'était la grande beauté de ses yeux.

L'apôtre Pierre est passable.

Pétrone est louable pour un sensible effort, bien qu'il se montre indigné à l'excès.

Tigellin est le moins mauvais de tous. On le devine appliqué et certaines de ses apparitions ne manquent pas d'intelligence et même de puissance.

Cecil GEORGE-FELICE.

Dans notre prochain numéro

un article de

la doctoresse Pelletier

sur

« JEUNES : CRIMINELS »

Pour que vive "l'Insurgé"

Paix et Intellect	Fr. 10	»
André Bayssière	10	»
M. et G. Picard	3	»
Loulou	2	50
Loriot	2	50
Pour que l' « Insurgé » soit toujours aussi intéressant. — Un cérébral.	5	»
Ferlin	10	»
Rozan	10	»
Livert	5	»
Paul M...	5	»
Gendron	5	»
Marchand	5	»
Une lectrice de l' « Insurgé »	5	»
Une féministe	5	»
Genty	5	»
Jane Marise	5	»
Un charpentier	5	»
Lebon	5	»
Total de la présente liste	103	»

Cette semaine, ce n'est pas suffisant, amis de « L'Insurgé ». Pour pouvoir couvrir le déficit du journal, il nous faut hebdomadairement, en plus des bénéfices du Club, une souscription de 200 francs.

Qui n'a pas envoyé son billet mensuel de 5 francs pour assurer la vie de « L'Insurgé »? Qui veut vraiment assurer la vie de cet hebdomadaire et nous permettre de poursuivre brillamment l'œuvre du Club?

Deux livres à lire :

A. Arnyvelde

L'ARCHE

(Essai d'une philosophie de la joie)

Prix : 4 fr. 50 ; franco : 5 fr.

Du même auteur :

Le BACCHUS MUTILÉ

Prix : 7 fr. 50 ; franco : 8 fr.

En vente à la **Librairie de l'Insurgé**, 259, rue de Charenton, Paris-12e.

L'abondance des matières nous contraint de remettre au prochain numéro la suite de notre feuilleton « La Servitude volontaire ou le Contre-Un », de La Boétie et « Histoires de Mouchards », par P. Kropotkine.

Club des Insurgés et club du Faubourg

Raoul Odin répond à Léo Poldès

Par correspondance privée d'abord, puis dans son bulletin du « Faubourg », Léo Poldès s'en prit à Raoul Odin pour sa collaboration au Club des Insurgés.

Sur ces entrefaites, Raoul Odin, qui reste notre ami, cessa, parce qu'il ne se sentait plus d'accord avec nous sur les méthodes d'action qui nous sont chères, de présider les séances du Club des Insurgés. Il continuera cependant à participer à nos débats comme orateur invité — il nous l'a promis — et les colonnes de l' « Insurgé » restent à sa disposition pour exposer ses idées aussi bien que pour répondre aux attaques. En voici la preuve. Nous publions ici, intégralement, l'échange de lettres entre Poldès et Odin.

Vendredi 23 octobre 1925.

Mon cher Raoul Odin,

J'apprends avec une vive surprise que vous avez accepté d'être « chargé de l'organisation et de la présidence de séance », d'un nouveau Club qui se constitue à Paris : le Club des Insurgés.

Vous connaissez pourtant les décisions que j'ai été obligé de prendre dans des cas semblables. Voilà plus de huit ans que nous luttons pour faire du Club du Faubourg ce qu'il est à l'heure actuelle. Malgré toutes les persécutions et en dépit de toutes les tentatives de plagiat, nous avons tenu parce que nous nous sommes toujours défendus énergiquement.

Or, je constate qu'à votre tour, comme l'ont fait Jacques Bonzon, Henry Marx, Emile Pignot, Marie Laparcerie, etc., vous participez à la création et à la direction à Paris d'un Club, créé sur le modèle du Club du Faubourg, qui organise, non des conférences ou des cours, mais des débats semblables à ceux du Faubourg, avec le concours d'orateurs de « toutes opinions » dont quelques-uns sont recrutés parmi les orateurs habituels du Faubourg.

Qu'un adversaire agisse ainsi à notre égard, rien de plus naturel. C'est de bonne guerre. La vie est un combat. Mais que des personnalités telles que vous, qui se sont affirmés nos amis, en qui nous avions confiance, qui ont suivi nos efforts, qui ont vu de près les difficultés que nous surmontions, fassent le même geste. Non ! Pas ça « et surtout par vous » !

Vous avez lu le « Faubourg ». Vous connaissez notre règlement, je me contente simplement de vous rappeler que :

1° Le Club du Faubourg n'a jamais étouffé ni la voix de Raoul Odin, ni la parole anarchiste, ni la pensée individualiste. A chacun de nos débats, les libertaires ont pu et peuvent défendre leur conception.

2° Depuis plusieurs années, nous avons annoncé que le Club du Faubourg organiserait le « mardi » des séances à Montparnasse. Le mardi soir 10 novembre, à l'heure même où vous présiderez votre débat sur la Révolution et le point de vue de « Clarté », [illegible] au Faubourg. Et le mardi soir 15 décembre, J.-H. Rosny aîné traitera ce sujet : « A quoi tiennent le succès et l'insuccès en littérature ? » Nous préparons, en outre, une série de débats pour tous les mardis soir à Montparnasse.

3° Vous savez fort bien que le public qui suit les réunions **est toujours le même**. En « raison » de la multiplicité des séances, « il est obligé d'opter ».

4° Le nombre des débats devenant de plus en plus considérable, les quotidiens, comme me l'a dit un secrétaire de rédaction, finiront par ne plus rien annoncer.

5° « Ne vous méprenez pas, je vous en prie, sur ma pensée ». Je vous ai applaudi pour votre belle création du « Royaume de Chimérie », j'applaudis votre participation à l'Ecole de propagande anarchiste. La semaine dernière encore, un groupe libertaire d'Asnières m'ayant demandé un orateur, je lui ai donné votre adresse.

Vous savez que j'ai été obligé de rompre toutes relations avec Bonzon, Marx, Pignot, Laparcerie, etc., « qui n'ont pas fait autre chose à mon égard que ce que vous faites à l'heure actuelle », et dont les Clubs n'étaient qu'une simple copie du Faubourg, comme le deviendra, inéluctablement le Club des Insurgés. Ce n'est pas nous qui les avons éliminés. Ce sont eux — et eux seuls — qui, par leur acte, se sont exclus « volontairement » de notre amitié.

Vous avez compris que votre geste n'était pas amical, puisque, au lieu de me le faire connaître vous-même, c'est brusquement par la voie d'un journal, que je l'apprends.

J'en suis d'autant plus peiné que ce geste a lieu au moment même où, avec l'augmentation de nos frais, nous sommes contraints de lutter avec plus d'énergie que jamais. Je n'insiste pas.

Vous étiez un camarade du début. Vous savez tous nos efforts, vous connaissez l'état de fatigue où je me trouve. Après la besogne de confusion accomplie par le Club du Quartier-Latin et la Tribune Libre des Femmes je ne pensais pas vous trouver, **vous, Raoul Odin**, à la tête d'un nouveau groupe dont le programme publié dans l' « Insurgé » de ce jour ne me laisse aucun doute — « et tous nos amis sont d'accord avec moi » — sur la similitude entre les « débats » organisés par ce « Club » et leurs débats organisés par le Club du Faubourg.

Encore une nouvelle désillusion, je suis las de m'étonner toujours, las de pouvoir encore m'indigner, las de me dire avec amertume : « Qui donc nous abandonnera demain ? »

Je ne veux pas vous influencer. A vous, Raoul Odin, d'agir en toute liberté.

Ou bien, comprenant la nécessité de nos décisions vis-à-vis de tous ceux, **sans exception**, qui organisent des « Clubs-copie » vous abandonnez, dès maintenant, avant mardi, vos fonctions d'organisateur et de Président du Club des Insurgés, et vous revenez, parmi nous, au Club du Faubourg.

Ou bien, **et c'est votre droit absolu**, vous maintenez, en toute connaissance de cause, votre décision. Ayez alors « votre public, vos orateurs ». Le Faubourg ne s'occupera du Club des Insurgés que si ce dernier lui joue les mêmes tours que ceux qui lui ont été joués par les « Clubs » précédents.

Je ne puis plus avoir de colère, je n'ai qu'une nouvelle et profonde déception. Si vous devez nous quitter **et vous connaissez assez mon caractère pour savoir qu'il ne peut pas y avoir de solutions intermédiaires**, je vous serre la main, de loin, pour la dernière fois, mon cher Raoul Odin, avec un peu de désenchantement et beaucoup de tristesse.

Léo POLDES.

⁂

Dimanche, 25 octobre 1925.

Mon cher Léo Poldès,

Vous souvenez-vous que quand, à propos de Laparcerie, je crois, vous avez écrit un article virulent contre la concurrence déloyale, le plagiat, etc..., je vous donnais cette preuve d'amitié de vous avertir que vous alliez vous rendre ridicule ? L'appel au calme ne vous a pas profité. Il y a quelques jours vous avez encore obéi à vos nerfs malades et, tous vos amis présents sur la tribune avant trouvé que vous veniez de commettre une violence et une brutalité, j'ai corrigé : non, mais un acte de faiblesse.

Je me proposais, là encore, de vous écrire pour vous mettre en garde contre vous-même parce que si vous prenez l'habitude de sortir un peu fort les orateurs flandreux, vous perdrez vos meilleurs amis, surtout si vous n'avez pas sous la main un Raoul Odin pour les persuader de porter cela au compte fatigue, surmenage, etc...

Votre lettre de vendredi montre que vos longues vacances ne vous ont pas profité [illegible] vous êtes très affaibli.

Je ne me suis jamais engagé envers vous à autre chose que payer ma cotisation et respecter la discipline de vos réunions quand j'y participe. Je ne suis ni votre employé ni votre contractant et, la séance du « Faubourg » terminée, je reprends la liberté de participer à quoi que ce soit. Pour qu'il vous soit permis de limiter ma liberté d'action en dehors de vos séances, il faudrait que vous me reconnaissiez les mêmes droits à limiter la vôtre ou, tout au moins, que vous achetiez assez cher mon indépendance. Personne encore n'y a mis le prix.

Voyons, mon pauvre Léo Poldès, réfléchissez un instant et rendez-vous compte du ridicule qu'il faudrait affronter si une lettre comme celle que vous m'avez écrite avait été adressée à un type moins débonnaire.

Copie ? Plagiat ? Concurrence ?

Où êtes-vous allé chercher cela ?

Vous voulez avoir le monopole des conférences contradictoires ? A quel titre ? Est-ce la forme des débats que vous revendiquez en propriété ? Mais depuis Socrate il s'en est fait bien d'autres. Socrate était plagiaire de ses prédécesseurs qui, tous, avaient plagié IHVH organisateur du premier débat entre Eve (votre Grand'mère et la mienne) et le serpent.

Quel tort peuvent vous faire des débats dans un quartier lointain où, malgré mes instances, vous n'avez jamais voulu venir ? Sur 4.000.000 et plus de Parisiens, quel tort peut vous faire la réunion de 500 auditeurs convoqués un soir où vous n'avez pas séance ? Car nous avons choisi le mardi, précisément parce que c'est un des rares jours que vous n'avez pas encore pris. Vous annoncez que vous aviez des projets pour ce jour-là. Soit. Je me fais fort de décider mes amis à un décalage dès que vous prendrez effectivement le mardi. Et nous ne croirons pas, nous, que vous aurez choisi ce jour-là pour nous nuire.

Il n'est pas étonnant que vous ayez appris par la presse un détail de ma vie publique : nous ne nous voyons pas assez pour que je puisse, au cours de la conversation, vous faire part de mes projets. Mais cependant : quand Colomer m'a demandé de présider les débats, j'ai accepté et averti mes mandants que votre caractère ombrageux en souffrirait si nous ne vous avisions par lettre de l'esprit qui nous animait. L'unanimité fut de mon avis et je rédigeai sur-le-champ une lettre vous informant que notre entreprise ne vous était en rien hostile, que ceux d'entre nous qui sont vos collaborateurs le resteraient, que vous étiez vous-même invité à parler à notre tribune et enfin, que nous organisions ces débats parce que nous voulons traiter des sujets qui ne pourraient être à votre tribune. Mais surtout, nous vous disions que nous voulons, pour nous, à l'inverse de ce qui se fait au Faubourg, des débats avec conclusion.

Colomer a emporté ma lettre pour la faire signer par les vrais organisateurs du Club des Insurgés, où je ne suis, comme au « Faubourg », qu'un collaborateur ; et le journal vous est arrivé avant notre lettre.

Il est un de vos passages que je ne peux pas relever, c'est le paragraphe « Ultimatum ». Mon cher Léo Poldès, je ne suis pas la Bulgarie et vous n'êtes pas la Grèce. Heureusement pour nous deux !

Regardez-nous bien tous les deux et jugez de l'effet que produirait ce sujet traité par La Fouchardière : « Raoul Odin excommunié par Léo Poldès ».

Poussons plus loin les choses : supposons que vous alliez jusqu'à cet acte enfantin : me fermer la porte du Faubourg. Il est quelqu'un qui vous jugerait sans ménagement. C'est Léo Poldès. Peut-être pas le Léo Poldès nerveux, fatigué, malade, mais l'autre, plus tard, le Léo Poldès assagi.

Croyez-moi, mon cher, il ne faut pas faire ainsi bon marché des amitiés. La mienne a son prix. Je ne suis pas homme à vous la retirer pour votre lettre. J'ai dans mon passé quelques excommunications, j'ai été souvent exclu et... inclu parce que je me permettais de penser, parler et agir. Si je vous nommais ceux qui m'ont banni vous ne voudriez pas vous asseoir à leur suite

Et pour conclure :

Ne voyez aucune intention hostile de la part de mes amis les organisateurs Insurgés, ne craignez rien pour votre Faubourg et soyez assuré que tous se feront un plaisir de vous apporter leur concours quand vous y ferez appel.

Débarrassez-vous de ces conceptions catholiques et féodales du privilège.

Voyez grand, voyez large, voyez libre surtout !

Et voyez septante fois sept fois grand, large et libre, quand vous êtes en présence d'une amitié comme celle de

Raoul ODIN.

⁂

Jeudi, 21 janvier 1926.

Mon cher Léo Poldès,

C'est seulement aujourd'hui, de façon tout à fait accidentelle, que votre numéro du 1er janvier tombe sous ma main.

Jusqu'à ce jour, je croyais que si vous et moi ne mesurons pas l'indépendance des hommes avec la même aune, nous étions du même avis sur le devoir simplement honnête d'envoyer un exemplaire de son journal à tout homme qu'on y attaque. Vous m'étonnez de ne l'avoir pas fait; mais j'espère que sur mon simple appel courtois, sans vous menacer de quérir un huissier dont je ne sais pas me servir, sans même revendiquer les usages de presse, vous insérerez la *présente* rectification, parce que, en toute conscience, vous me la devez.

Comment pouvez-vous, sans rire, m'appliquer ce passage : « *Ayant utilisé le Faubourg comme un tremplin, ils ont attendu pour surgir...* »

Vous oubliez que, quand je suis venu au Faubourg, en 1918, il y avait plus de cinq lustres que j'avais « surgi » comme comédien, comme écrivain, comme conférencier.

Vierge de modestie, j'avoue candidement que je crois encore vous avoir fait, en cela, un apport.

Comment pouvez-vous, sans être un peu gêné, recourir à la citation d'un compte rendu fanatique et mensonger pour prétendre que le club *Insurgé* n'est pas fréquenté par les ouvriers ? *Vous savez* que la presque totalité de ses auditeurs appartient à la classe ouvrière, que dans ce quartier nettement ouvrier vous avez refusé pendant plus de deux ans les salles que je vous signalais, que le soir même ou *l'ouvrière* (?) Michard prétend qu'il n'y avait pas d'ouvriers, *il n'y avait que des ouvriers*. Et l'un d'eux, Rabouine (je précise), ouvrier couvreur (je reprécise), prit la parole pour dire d'ailleurs des choses fort sensées.

Enfin, je ne puis pas, sans la démentir, laisser passer votre conclusion à la citation de l'article *Choisir*, de Colomer : « *Raoul Odin qui ne s'incline jamais devant aucun ultimatum n'a pourtant pas repris sa liberté.* »

Puisque, vous qui lisez l'*Insurgé*, vous n'avez pas vu qu'à partir de cet article, je lui ai retiré ma collaboration, apprenez que, dès que j'ai eu le numéro en mains, j'ai envoyé à Colomer une lettre pour lui dire que mon choix était fait, que je quittais son journal et son club, et que son attitude était comparable à celle de Léo Poldès.

Mais Colomer, lui, ne m'a accusé ni de vouloir démolir son journal ou son club, il a parfaitement compris mon souci d'indépendance et nous sommes restés bons amis.

D'ailleurs, je m'étonne qu'en quelques années vous m'ayez si peu connu : Raoul Odin n'a jamais à reprendre sa liberté, pour la simple raison qu'il ne l'abandonne jamais.

Vous aviez en moi un ami désintéressé, vous l'avez violemment repoussé le jour où, enfin, vous l'avez connu rebelle à la laisse. Vous y avez mis du temps ! Il s'est laissé bannir.

Pourquoi voulez-vous lui déclarer la guerre dans votre journal.

Pourquoi, lui déclarant la guerre, vous arrangez-vous pour que le gant ne lui parvienne pas ?

Pourquoi, enfin, discutant avec moi sans m'inviter à prendre part à la discussion, croyez-vous que *Polémiques* soit le titre qui convient à cet article ?

Croyez-moi, Léo Poldès, vous savez que si je ne me dérobe à aucun débat, je ne suis pas polémiste pour le plaisir; alors, restez-en là après la publication de la présente, et, sans ridicule rancune, séparons-nous sur une loyale poignée de mains.

Raoul ODIN.

Les Réunions

Ecole du Propagandiste Anarchiste

Mercredi à 21 h., 8, rue de Ménilmontant, (au bureau de tabac) : cours de littérature par Fabien Ferran : La chanson de Roland.

Vendredi, à 21 h., 4, rue de Ménilmontant (Métro Ménilmontant), cours de diction oratoire, enseignement général, par Raoul Odin.

Dimanche 31 janvier, à 14 h. 30, promenade conférence au Musée Carnavalet, sous la conduite de L. Mark.

Rendez-vous rue de Sévigné devant la porte.

⁂

Cercle anarchiste du XXe

Le Cercle se réunit tous les jeudis, à 21 heures 30, 4, rue de Ménilmontant.

Jeudi 4 février, causerie par un camarade.

Que tous les copains viennent nombreux. Bibliothèque, journaux et brochures.

⁂

Cercle Anarchiste de Montmartre
77, Boulevard Barbès, 77

Vendredi 29, salle Gaillard, à 21 h., conférence par le professeur Mélandre.

Sujet traité : **La Psychologie du Croyant.**

Vendredi 4 février : Débat public et contradictoire sur la « Jalousie ». Compagnons inscrits : Renaud, Sabatier, Bertrand.

Bibliothèque, journaux.

⁂

Jeunesse Anarchiste Rive Gauche

Mardi 2 février, à 20 h. 30, au siège, 18, rue Cambronne.

La Nouvelle Orientation du Parti Communiste, par une camarade communiste dissidente.

⁂

Fédération des Jeunesses Syndicalistes de la région parisienne

Nous prévenons les camarades que nous renonçons à notre fête du 27 février en l'honneur de celle de l'Entr'aide et que nous reportons la nôtre au 13 mars.

Donc, nous prions les organisations d'avant-garde de retenir cette date et de ne rien organiser pour ce jour.

Un programme sera vendu au profit de l'Entr'aide.

⁂

Matinée Scientifique

Au Théâtre Femina, 90, avenue des Champs-Elysées, samedi 30 janvier, à 15 h. 30, présentation de films et de projections microphotographiques : **La vie au microscope** (Le drame de la vie dans une goutte d'eau), l'Intériorisation, le Rajeunissement des Infusoires, la Régénération de l'organisme humain, avec le concours de MM. les docteurs Brault, Kornhold, Mendelssohn, de Puyberneau et du Docteur Hélan Jaworski, qui parlera sur sa **Méthode d'injection du sang jeune.**

Participation aux frais : 5 francs.

⁂

Groupe d'études sociales de Romans

Le samedi 30, local habituel, causerie par Tévenat : sur le syndicalisme et l'anarchie.

Une invitation fraternelle à tous les camarades.

Les anciens comme les jeunes ont leur place parmi nous.

En outre, ils sont informés que le secrétaire tient à leur disposition des cartes pour la conférence Chazoff qui aura lieu le 18 février, salle de l'Hôtel Dancing Chaudet, rue Palestro, à 20 h. 30.

Donc de la propagande pour la réussite de notre meeting.

⁂

Comité d'action libertaire de Lyon et Banlieue

Lundi 1er février, Salle Emile Zola, 127, rue Boileau, grand meeting avec Georges Bastien. Question traitée : « La France peut-elle être sauvée et par qui? »

Le gérant : André COLOMER.
IMPRIMERIE CENTRALE
5, rue Erard, Paris (12e)